

Jean Bisson, Aurélie Delage
10 novembre 2004

Le Tango de la rue, 10 novembre 2004

Le Sahara est-il encore un désert ?

Au programme des cafés géo ce soir, une question qui à première vue pourrait paraître paradoxale. Et pourtant...

En introduction, Marie-Christine Doceul retrace le parcours de l'intervenant du jour : depuis plus de cinquante ans, Jean BISSON parcourt inlassablement les déserts. Il a effectué une trentaine de missions dans le Sahara, depuis son mémoire de DES en 1953 sur le Gourara, et vient de publier chez L'Harmattan sa somme : *Le Sahara, mythes et réalités d'un désert convoité* (2003).

« On nous aurait menti »

Tout le monde sait ce qu'est un désert, et cela constitue une certitude géographique vendeuse. Pourtant, il convient de mettre à mal certains mythes : le Sahara est un espace peuplé, urbanisé, riche et convoité.

Si l'on regarde les définitions des dictionnaires de géographie, que ce soit celle de Brunet-Ferras-Bailly, ou celle de Lévy-Lussault, toutes s'accordent pour dire qu'un désert est une zone inhabitée, ni plus, ni moins. Or ces définitions ne correspondent pas à ce qu'est le Sahara. Ce dernier a en effet suscité bien des fantasmes depuis longtemps : dès le Moyen-Age, il est admis que c'est un espace isolé, inconnu et peuplé d'animaux fantastiques. D'emblée, le Sahara est donc passé pour un espace inhabituel auprès des Occidentaux, ce qui a donné lieu à des interprétations hasardeuses sans fondement scientifique. Par exemple, Fromentin l'a présenté comme un espace parcouru de nomades : cette idée est tellement ancrée qu'on met aujourd'hui en avant les Touaregs, comme s'ils étaient les seuls habitants du Sahara.

Le Sahara est donc un désert, mais avec des caractères particuliers.

Le Sahara n'est pas vide d'hommes : un espace anciennement parcouru.

Première caractéristique traditionnelle du désert qui ne convient pas au Sahara : un désert est inhabité. La présence de l'homme au Sahara remonte en effet à la Préhistoire, comme en atteste l'abondance de matériel lithique (flèches, silex...) datant de - 40 000 ans pour les plus anciens (coquilles d'ufs d'autruches), à - 10 000 ans. Deux précautions à prendre pour interpréter ces restes. D'une part, dans le désert, il n'existe pas de strate de datation : du fait de la déflation, un objet vieux de 40 000 ans et un autre de 5 000 ans peuvent se trouver côte à côte. En géographie, on parle de « nu topographique », ou encore de « lithosol », car il n'y a pas de sol.

D'autre part, Jean Bisson rappelle l'interprétation erronée qu'une thèse déposée à la Sorbonne a fait des bois silicifiés : il est faux de présenter ces derniers comme des indicateurs du début de la désertification. Le Sahara s'est-il désertifié ? Les arguments déployés ne correspondent pas toujours à la réalité. Oui, il y a une avancée du désert sur la bordure sahélienne, due à la plus ou moins grande avancée vers le N de la mousson guinéenne. En revanche, au nord du Sahara, la limite est fixée depuis 5 000 ans : la preuve est donnée par une patine noire sur les cailloux, due à la présence de bactéries fixatrices de manganèse. On a aussi retrouvé sous une stèle des ossements vieux de 5 000 ans.

Le Sahara n'est pas un espace occupé uniquement par le pastoralisme : il est parcouru par des migrations. Le « vrai » nomadisme est celui des migrations commerciales entre un monde demandeur de produits - le Maghreb et l'Europe -, et l'Afrique Noire. Ce réseau, fondamental pour comprendre le Sahara, est demeuré intact jusqu'au XIX^{ème} siècle. L'arrivée des Français provoqua la disparition des caravanes de l'axe algérien. Ces dernières se retrouvèrent donc repoussées à l'ouest, c'est-à-dire vers le Maroc où le désert est atténué, et à l'est, c'est-à-dire vers la Libye où les distances sont plus courtes mais le désert encore plus aride, ce qui n'a pas empêché la circulation des hommes, à condition toutefois de disposer de **relais**. Ces points, ce sont les villes telles Ghat, Ghadamès, et les puits. Comme disait le Petit Prince, « *ce qu'il y a de beau dans le désert, c'est qu'il cache un puits quelque part* ». Aujourd'hui encore, ces puits ont une grande valeur, et appartiennent toujours de fait à une tribu ou à une famille : malgré l'installation de robinets, il n'est pas rare qu'une famille détienne une pièce permettant de les faire fonctionner correctement.

Jean Bisson dénonce au passage le mythe du Paris-Dakar selon lequel il serait facile de traverser le Sahara. Or, si les participants à ce rallye disposent d'hélicoptères d'assistance que l'on ne voit pas à l'écran, le danger reste néanmoins présent : si l'on n'a pas d'eau, on risque de mourir de soif, ce qui se produit encore.

Les changements depuis 1953 : accélération de la polarisation par les villes.

Quand Robert Capot-Rey fait sa somme sur le Sahara français en 1953, le désert est tel qu'il est depuis des temps immémoriaux. Dans les sept pages que le géographe consacre aux villes et à l'industrie, il présente un morceau de planète à la dérive, peuplé de 2 millions d'habitants, que la plupart cherche à fuir. Depuis, le Sahara a attiré beaucoup de monde : 6 millions d'habitants aujourd'hui.

Le Sahara a-t-il disparu du fait de ce triplement de la population ? Jean Bisson souligne l'apport des fonctionnaires, dû à un maillage spatial renforcé, et l'attrait par les zones d'emploi. Les bassins pétrolifères en particulier ont attiré une main d'œuvre de cadres du Nord venus avec leur famille, mais aussi des populations venues des oasis reculées. Ils migrent pour gagner de l'argent : cet apport remplace les migrations à l'extérieur d'autrefois. Ces gens travaillent en fait quelque temps comme manœuvres dans le bâtiment ; une fois rentrés, ils réinvestissent leur argent dans l'achat d'une motopompe, ce qui fixe donc cette population dans les oasis. Si l'argent vient à manquer, ils font un contrat supplémentaire de deux mois, un an... le temps nécessaire pour gagner assez d'argent. Voilà comment l'exploitation du pétrole permet de garder de la population dans le Sahara. A cela s'ajoute une série d'équipements, tels que des hôpitaux... et la présence des fonctionnaires qui vont avec entraîne l'apparition d'un tertiaire induit, c'est-à-dire des commerces principalement. La conséquence est le développement d'une **économie de marché**. C'est là une nouvelle donne fondamentale.

De ce fait, les villes ont gonflé : si, en 1953, il n'y avait qu'une seule ville de plus de 50 000 habitants (Biskra), aujourd'hui on compte en revanche trente villes de plus de 100 000 habitants (dont des villes gigantesques comme Nouakchott). 90% de la population est urbaine. Le nomadisme commercial a disparu, sauf les caravanes de sel car les camions ne veulent pas prendre de risque pour aller le chercher. Quant aux pasteurs, leur rayon est plus réduit dans la zone saharo-sahélienne. On trouve encore des migrations pastorales vers le nord (Algérie, Maroc), se déroulant selon le code déjà décrit par Ibn Khaldoun au XIV^{ème} siècle. Il s'agit d'une transhumance qui a été réactivée par l'effondrement de la Réforme agraire algérienne : certaines terres d'anciens domaines socialistes sont désormais louées à des transhumants. Cette pratique ne doit cependant pas être confondue avec les terres de mouvances nomades qui elles sont devenues des *no man's land*, des déserts absolus. S'il était auparavant possible de trouver des traces conduisant à un campement dans un rayon de 15 kilomètres, on a en revanche aujourd'hui des régions plus désertiques qu'autrefois. On trouve à l'heure actuelle des campements vides, et le voyageur ne doit pas se laisser abuser par les Touaregs qu'il voit le long de la route : il s'agit d'un Touareg ayant choisi de se mettre là soit parce qu'il s'agit d'une route touristique (près de curiosités rupestres par exemple), soit à cause de la proximité de la ville où il se ravitaille.

Ainsi, **le vide l'emporte** : on assiste à une concentration dans les villes, à une rétraction complète du nomadisme, et à un pastoralisme qui est lié à la désertification.

Un salut agricole contre la désertification ?

On a pensé que le Sahara était un vide foncier qui allait pouvoir jouer le même rôle que la *Frontier* aux Etats-Unis. C'est pour cela que de grands programmes de développement ont été mis en place. Les oasis attirent très peu de monde aujourd'hui, car c'est un milieu peu propice à l'agriculture (les palmiers font trop d'ombre pour une bonne photosynthèse des plantes au sol). Elles deviennent comme des monuments historiques, à l'écart du développement.

Le développement vient plutôt des puits profonds (eau artésienne) et du pompage de l'eau. A été développée une agriculture sur pivot : ce sont ces grands ronds que l'on voit dans le désert, comme à Koufra par exemple. Mais cet aspect de conquête sur le désert coûte cher et est source de déboires. Les installations en Libye fonctionnent mieux qu'en Algérie, où les pivots étaient à l'origine financés par l'Etat, mais qui aujourd'hui rouillent, du fait de la semi libéralisation du pays. Mais ces cultures, tel le blé en Arabie Saoudite, ont un coût équivalant de quatre à sept fois le coût mondial. On a voulu atteindre par ce moyen l'indépendance alimentaire, mais les contraintes sont là : le sol étant du sable, il faut apporter des intrants (engrais dilués dans l'eau des asperseurs). Et il ne faut pas oublier le climat du désert, ainsi que la très forte évaporation. Un premier problème vient du fait que l'eau arrivant des profondeurs est chargée de 1,5 g de sel par litre. Cette solution aspergée perd la moitié d'eau par évaporation en arrivant au sol : elle est donc chargée de 3g de sel, ce qui est encore supportable par les cultures. Mais au sol, l'évaporation continue, ce qui provoque la formation de plaques de sel. De ce fait, le Sahara n'a jamais été aussi salé. Ces remontées de sel à la surface provoquent la formation de *sebkhas* en aval des oasis à cause du drainage et du lessivage. Il y a donc plus d'inconvénients que d'avantages. Pourquoi ces pivots alors ? Jean Bisson rappelle que les gens ont été abusés par des compagnies américaines qui leur disaient de penser à l'après-pétrole, et qui leur promettaient que le Sahara était comme l'Arizona aux Etats-Unis...

Enfin, les villes sont très gaspilleuses d'eau : des palmeraies sont noyées à proximité des villes. Des calculs montrent que si une ville de 55 000 habitants récupérait ses eaux usées, elle aurait de quoi se nourrir en légumes pendant un an.

DÉBAT :

Marie-Christine Doceul : le fait que le Sahara soit aujourd'hui découpé en Etats entraîne-t-il des différences dans les paysages ? Non. Mais on observe des différences entre les Etats sahéliens et les Etats du nord : les premiers ont des moyens financiers très inférieurs à ceux des seconds qui disposent de revenus grâce au pétrole (Algérie, Libye) ou aux primeurs (Maroc). Le Sahara est en effet devenu un grand producteur de primeurs grâce à des routes excellentes et à la facilité de circulation. Le désert a disparu sur le plan du temps parcouru.

Jacques Défossé : ces limites étatiques ont-elles introduit une segmentation des migrations ? Oui, ça a joué, mais plus sur le commerce que sur le pastoralisme, par exemple au Mali. Sinon, les alliances entre familles ou groupes tribaux existent toujours, ce qui constitue une assurance permanente d'avoir des pâturages hors des limites du Sahara. Aujourd'hui, des contrôles sont mis en place pour lutter contre la contrebande de cigarettes, car les nomades jouent un rôle important en la matière, du fait de leur excellente connaissance du terrain. C'est la frontière algéro-marocaine la plus étanche. De plus, il y a une quinzaine d'années, une guerre des Touaregs a éclaté au Mali. La situation est clarifiée, mais elle a engendré des groupes incontrôlables et incontrôlés. Il faut garder à l'esprit qu'une frontière de 10 000 kilomètres est difficile à surveiller... Mais ces groupes du Sahara proprement dit ont un rôle très limité dans les flux migratoires. Cependant, il existe des itinéraires bien connus menant les Maliens ou les Nigériens vers Tanger. Les Sahariens ont donc plus un rôle de passeurs. Ainsi, les frontières ont plutôt enrichi les populations des deux côtés... il est donc faux de dire que l'établissement des frontières fut une catastrophe pour le nomadisme.

Emmanuelle Peyvel : Pourriez-vous démystifier les images véhiculées par le tourisme et les mythes sahariens des oasis ? Plusieurs mythes sont à déconstruire :

- Mythe de la luxuriance de la palmeraie : on l'a vu, le milieu oasien est très peu propice à l'agriculture. Non seulement les palmiers font trop d'ombre aux plantes du sol, mais en plus, un aspect social souvent occulté par rapport au problème agronomique est à rappeler. En effet, il y avait des rapports de sujétion terribles dans les oasis : les propriétaires se réservaient le meilleur de la récolte, les dattes, c'est-à-dire les cultures commerciales d'échange, tandis que les métayers avaient les cultures au sol, aux rendements bien faibles (5 quintaux de blé à l'hectare contre 40 qtx/ha hors oasis). Ce système se perpétue dans le sud marocain.
- Mythe du désert de sable : car le sable se vend mieux que les cailloux. Or le sable ne constitue qu'un septième du Sahara.
- Mythe du Touareg, l'homme bleu : on trouve de faux Touaregs au sud du Maroc, en Libye, et chacun se revendique si possible d'une noble lignée.
- Mythe de l'hospitalité saharienne et des trois verres de thé à la menthe : la « tradition » du thé à la menthe est en fait récente, puisqu'elle date de la guerre de Crimée, qui priva les Anglais du débouché commercial russe pour leur thé des Indes. Le Maghreb le maria avec la menthe, et cette boisson non alcoolisée se diffusa au centre du Sahara grâce aux caravanes. Jean Bisson souligne en outre que le moment du thé à la menthe constitue un moyen efficace de contrôle social, car pendant qu'il boit, l'hôte raconte ce qu'il sait !
- Mythe du scorpion mortel : pas besoin de prendre des chaussures de randonnée pour s'en prémunir, car on ne compte que 3% de cas mortels au Sahara.

Jacques Bethemont : L'après pétrole : quels revenus ? Les primeurs constituent une solution par exemple à Biskra, en Algérie, qui bénéficie en plus de l'eau non fossile de l'Atlas et des Aurès. Grâce à la route, la livraison de légumes de contre saison est rapide à Constantine ou Alger. Les nappes fossiles peuvent permettre de tenir encore de trente à cinquante ans, mais quel sera alors le prix du pompage ? L'Algérie dispose en outre d'une réserve de gaz naturel pour cent ans, et la Libye a encore du pétrole en quantités importantes. Cela pose tout de même la question du développement durable, terme qui sert à cacher bien des choses...

Cédric Vénard : le rapport au désert a-t-il changé pour les populations du Sahara du fait de la polarisation dans les villes ? Aujourd'hui, les transformations sont dues avant tout à la circulation en voiture. Pour les citadins, le désert est l'endroit où l'on envoie une fourgonnette chercher de la paille ou du bois pour le réchaud, ou encore des plantes médicinales. Mais les botanistes estiment que l'on est en train de faire un désert abiotique en auréole autour des villes.

Le désert devient donc un monde minéral avec des points de vie de plus en plus concentrés. Les deux images que l'on a du désert persistent : celle du lieu de retraite de l'ermite, et celle du lieu où l'on envoie le bouc émissaire. Le désert continue toujours à alimenter l'imaginaire, par la symbolique de virginité, de renouvellement permanent que l'on attribue au sable.

« Dans le désert, on a l'impression que les étoiles sortent des dunes... » Jean Bisson.

Compte-rendu : Aurélie Delage.